

De la domination externe à la domination interne dans quelques *Bruts* moyen-anglais.

En 1136 parut l'œuvre fondamentale de Geoffroy de Monmouth, l'*Historia regum Britanniae*. Son immense succès donna naissance à un nouveau genre littéraire, celui des *Bruts* ou chroniques qui portaient de l'histoire légendaire de la [Grande-] Bretagne. L'*Historia regum Britanniae* relate ainsi l'histoire de la [Grande-]Bretagne depuis son peuplement par des Troyens jusqu'à l'écrasement définitif des Bretons par les Saxons à la fin du VII^e siècle. Le texte de Geoffroy suscita l'intérêt de l'Europe entière et l'ensemble des *Bruts* en langues vernaculaires européennes (gallois, anglais, français, anglo-normand, norois, espagnol, portugais) témoignent de la fascination pour la légende, de la vitalité des échanges et de l'incroyable circulation des manuscrits¹. Douze versions différentes en langue anglaise, en vers ou en prose, depuis le *Brut* de Lazamon aux éditions imprimées de William Caxton en 1480 et 1482 ont survécu jusqu'à nos jours, formant un immense corpus qui reflète le processus d'émergence d'une identité nationale anglaise entre le XII^e et le XV^e siècle :

- Le *Brut* de Lazamon (16 095 vers) composé vers 1200.
- La chronique de Robert de Gloucester (12 048 vers dans sa version longue achevée aux alentours de 1300) : la première partie (vers 1-9137) se conclut avec la mort d'Henry I et l'avènement de Stephen (Etienne de Blois) en 1135. La seconde partie varie selon la version longue (qui se poursuit

¹ Marie-Françoise ALAMICHEL, « Brutus et Troie : une histoire européenne », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 84, 2006, p. 77-106. Article traduit en anglais sous le titre "Brutus and the Trojans: a European (hi)-story", Marie-Françoise ALAMICHEL, éd., *Lazamon's Brut and other Medieval Chronicles, 14 essays*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 233-266.

jusqu'en 1270 et est due à un certain Robert) et les continuations courtes qui incluent des passages tirés du *Brut* de Lazamon.

- *The Boke of Brut* attribué à Thomas Castleford (39 439 vers) achevé peu après 1327.
- *Story of Inghlande* de Robert Mannyng écrite entre 1327 et 1338 et composée de deux parties distinctes, l'histoire des Bretons jusqu'à Cadwallader reprise de Wace (15 946 vers) tandis que la seconde partie, qui va de Cadwallader à Edouard III, est fondée sur la chronique de Pierre de Langtoft.
- *The Anonymous Short English Metrical Chronicle*, composée avant les années 1320-1340 contient 2361 vers dans sa version du manuscrit Auchinleck (National Library of Scotland Adv MS 19.2.1) qui se termine avec le début du règne d'Edouard II mais les versions des manuscrits de Cambridge University Library poursuivent le récit jusqu'en 1400 et 1432.
- Les deux versions (la première de près de 19 000 vers fut terminée en 1437 et la seconde, plus courte [environ 12 000 vers] fut achevée vers 1464) de la *Chronicle* de John Hardyng (1378 ?-1465) qui partent de la légende d'Albine et s'inspirent largement de la tradition des *Bruts* mais incluent de nombreuses autres sources. Le propos de Hardyng était de montrer le droit légitime des Anglais sur l'Écosse.
- La longue *Chronicle of England* en prose de John Capgrave (1396-1464) que ce dernier dédie à Edouard IV "by the Grace of God Kyng of Ynglond and of Frauns, Lord of Yrland" et qui relate les événements jusqu'en 1417.
- Le *Brut* moyen-anglais en prose qui ne part pas des chroniques en langue anglaise (certaines furent néanmoins clairement consultées) mais du *Brut* rédigé en français. La toute première version va jusqu'en 1333. Les continuations furent nombreuses, conduisant le texte de 1377 à 1471. Les compilateurs eurent alors recours à de multiples documents dont les *London Chronicles*.
- Versions imprimées du *Brut* par William Caxton en 1480 et 1482 sous le titre *The Cronicles of Englund*. On compte 4 autres éditions imprimées au XV^e siècle et 7 qui datent du début du XVI^e siècle.

Inlassablement, la même histoire est reprise, condensée, amplifiée, mise en prose ou en vers, rédigée dans divers dialectes moyen anglais. Mis à part le *Brut* de Lazamon rédigé à l'extrême fin du XII^e siècle, tous les *Bruts* moyen anglais datent des XIV^e et XV^e siècles² et comprennent des continuations. Les chroniques comportent alors deux parties nettement distinctes : en premier lieu, celle qui provient directement du texte de Geoffroy de Monmouth et qui constitue le récit du passé mythique, mystérieux des Bretons / Anglais, au point qu'on a pu qualifier ce récit des temps originels et lointains d'Ancien Testament³, et celle – généralement plus réaliste, plus pragmatique, plus historique – des règnes des rois anglo-saxons puis normands. Le changement de style et d'approche du passé correspond à deux conceptions opposées de l'historiographie : celle de Geoffroy de Monmouth qui présentait l'histoire de la [Grande-]Bretagne du point de vue des Bretons⁴ et celle de Bède qui ne s'était intéressé qu'aux Anglo-Saxons⁵. On peut (plus ou moins) maintenir cette distinction au XII^e siècle entre le *Brut* de Lazamon qui traduit *Le Roman de Brut* de Wace qui était lui-même directement parti de Geoffroy de Monmouth et les historiens latins

² Entre Lazamon et le XIV^e siècle, c'est en anglo-normand que les *Brut* sont rédigés.

³ Julia MARVIN dans l'introduction de son édition de *The Oldest Anglo-Norman Prose Brut Chronicle* écrit : "The *Brut* chronicle gives its English audience the wherewithal to read its own past as the history of a people, perhaps even a chosen people, with the material now considered legendary serving as a species of Old Testament, giving shape and meaning to more recent times", Woodbridge, The Boydell Press, 2006, p. 7.

⁴ Geoffroy de Monmouth souhaitait rectifier l'histoire de Bède pour donner la version celte des faits car, s'étonnait-il, "Nihil de regibus qui ante incarnationem Christi inhabitaverant, nihil etiam de Arthuro cete".

⁵ Matthew FISHER, *Once Called Albion: The Composition and Transmission of History Writing in England, 1280-1350*, thèse soutenue à Oxford en 2004. "Texts such as *The Anonymous Short English Metrical Chronicle*, *The Anglo-Norman Brut*, and the chronicles of Robert of Gloucester, Robert Mannyng, and Pierre Langtoft [...] combine in themselves translations and redactions of the two competing, and previously irreconcilable, traditions of history writing of the twelfth century: the Galfridian (British) and the Bedan (English)", p. 1-2.

tels que William de Malmesbury (1090?-1143), Henry de Huntingdon (1088?-1160) ou John de Worcester (actif entre 1095 et 1140) qui se fondèrent pour la période ancienne sur Bède et *La Chronique anglo-saxonne*.

La question de l'identité nationale est au cœur de la réflexion historique depuis le XIX^e siècle. Ce n'est toutefois qu'à partir du début des années 1990 que celle de sa construction dans l'Angleterre médiévale est devenue un réel objet de recherche grâce, notamment, aux travaux de Rees Davies⁶ ou de John Gillingham⁷. Ces derniers mettaient en avant l'émergence très rapide d'une conscience identitaire, d'un sentiment national, de l'"anglicité" affirmée des chroniqueurs latins ou anglo-normands des îles britanniques du XII^e siècle : il s'était clairement agi de s'approprier l'histoire du pays que les Normands de seconde ou troisième génération considéraient maintenant comme la leur. John Gillingham place cette conscience identitaire très tôt, avant 1140, précisant que

the king and a very handful of the greatest magnates, holding vast states in Normandy as well as in England may have thought of themselves primarily as Norman-French, but the overwhelming majority of the landowners of England knew they were English, of mixed ancestry and proud of their French forefathers' achievements, bilingual if not trilingual, but English nonetheless, believing the Old English law was their law.

Hugh Thomas propose une date un peu plus tardive, l'extrême fin du XII^e siècle, pour cette émergence du sentiment d'unité nationale : "By the end of

⁶ Rees DAVIES, "The Peoples of Britain and Ireland, 1100-1400: II. Names, Boundaries and Regnal Solidarities", *Transactions of the Royal Historical Society*, 6th ser., 5, 1995, p. 1-20.

⁷ John GILLINGHAM, "Foundations of a disunited kingdom", A. GRANT, K. J. STRINGER, éd., *Uniting the Kingdom? The Making of British History*, Londres, Routledge, 1995, chapitre 4. John GILLINGHAM, *The English in the Twelfth Century: Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2000.

the twelfth century this hostile state of affairs was altered beyond recognition. Ethnic distinctions had broken down to the point that one could not know who was English and who was Norman⁸". Laura Ashe, quant à elle, avance une date intermédiaire, aux alentours de 1170⁹.

Si l'on consulte les chroniques des historiens latins ci-dessus nommés, on constate que la date de John Gillingham (avant 1140) est convaincante car les textes surprennent par leur anglicité, leur présentation de l'Angleterre comme une nation, une communauté politique cohérente. Ces auteurs, qui rédigeaient l'histoire officielle du royaume, savaient donc la force que l'Angleterre (unie à la Normandie) représentait sur l'échiquier politique. Et c'est là qu'ils rejoignent Lazamon dont ils partagent le sentiment patriotique.

Le *Brut* de Lazamon (vraisemblablement entre 1189 et 1216) présente, en une longue galerie, l'histoire de 114 rois qui se succèdent à la tête du royaume de la [Grande-]Bretagne. Même en ce qui concerne Arthur, la description reste à la surface des choses, seuls les faits marquants de chacun des règnes, de la vie et du caractère des souverains étant donnés. Car les rois ne sont pas les personnages principaux de l'épopée : la Bretagne, en réalité, est la seule et véritable héroïne. Et au cours de son histoire, elle est attaquée par des nations ennemies ou, au contraire, secourue par des peuples (le plus souvent provisoirement) amis. Les attaques et les aides ne sont jamais le fait d'individus mais toujours celui de groupes désignés par leur nationalité et présentés en bloc. On distingue

⁸ Hugh M. THOMAS, *The English and the Normans. Ethnic Hostility. Assimilation and Identity. 1066-1220*, Oxford, University Press, 2003, p. 3.

⁹ Laura ASHE, *Fiction and History in England, 1066-1200*, Cambridge, University Press, 2007.

ainsi les Romains, les Saxons, les Irlandais, les Pictes et Ecosseis, les Français, les Espagnols, etc. Chacun de ces groupes est décrit de façon rapide et superficielle au moyen de clichés, de simples lieux communs, les membres d'une même communauté partageant obligatoirement les mêmes défauts et les mêmes qualités.

Le patriotisme de *Lazamon* se perçoit dans sa défense acharnée des Bretons – les premiers et, par conséquent, légitimes habitants de la Bretagne. Le poète s'attarde sur leurs qualités et mérites, multiplie les superlatifs et l'hyperbole, atténue ou passe sous silence certaines remarques de *Wace* qui leur étaient défavorables. Le nationalisme de *Lazamon* affleure à tout moment surtout au travers de son sentiment très nettement anti-français ! Le poète anglais reproche, en effet, aux Français leur suffisance, leur prétention. Les premiers Français rencontrés dans la chronique sont les Poitevins et les Pairs de France qu'ils ont appelés au secours et qui, selon *Lazamon*, "(...) weren drihtliche men / kinges heo weoren icleopede þat heo ofte cuðden" (813-4) [étaient des hommes nobles. On les appelait des rois. Ils le faisaient souvent savoir !] Pendant ce temps, le roi *Goffar* "(...) hehe word he spekeð/ þat alle heo wullet quellen quic þat heo findeð" (753-4) [se vante, disant qu'il va tuer tous ceux qu'il trouvera vivants]. Lorsque le roi *Arthur* demeure à Paris pendant neuf ans, après avoir conquis toutes les provinces françaises, *Lazamon* ajoute que "al þa while þe þat kinelond stod an *Arðures* hond / þinges seolcuðe sihen to þere þeode / monienne mod-fulne mon *Arður* makede milde / and monienne hehne mon he helde to his foten" (12044-7) [tant qu'il détint ce royaume, des choses prodigieuses arrivèrent aux habitants. Il rabassa de nombreux vaniteux, assujettit de nombreux prétentieux].

Lazamon reproche aussi aux Français leurs "niðinges beard" (838) [actes déloyaux]. Cette accusation est particulièrement révélatrice de la mauvaise foi de Lazamon car elle intervient lors d'une terrible bataille au cours de laquelle Brutus et ses compagnons ont recours à toutes sortes de ruses et sont loués pour leur tactique ingénieuse ! En dépit de cela, les Troyens doivent reculer et Lazamon est offusqué. Lazamon semble très satisfait de pouvoir rappeler à ses auditeurs/lecteurs que, au cours des siècles, les Français se retrouvèrent plusieurs fois sous la domination d'autres peuples. Les Normands qui avaient conquis l'Angleterre de Lazamon et écrasé les seigneurs anglo-saxons avaient donc été, autrefois, humiliés par d'autres à commencer par les Romains de Jules César (vers 3602-6). A l'époque du roi Arthur, la Gaule est toujours entre les mains des Romains et lorsqu'Arthur tue leur chef Frollo/Frolle, Lazamon peut triompher : "Arður hafde France and freoliche heo sette" (12020) [Arthur détenait la France et en était le seul maître]. Les modifications les plus significatives du *Brut* par rapport au *Roman de Brut* de Wace sont d'ailleurs les véhéments passages anti-normands. Lazamon accuse les nouveaux venus d'avoir ravagé l'Angleterre, d'avoir altéré la langue anglaise et d'avoir modifié les noms des villes. Et si Wace explique que, en ce qui concerne Londres, "Norman vindrent puis e Franceis, / Ki ne sourent parler Engleis, / Ne Londene nomer ne sourent / Ainz distrent si com dire pourent" (3769-72) [ensuite arrivèrent les Normands et les Français qui ne savaient pas parler anglais ni dire 'Londene' et prononcèrent du mieux qu'ils purent], Lazamon, quant à lui, ne leur trouve aucun mérite et parle de leurs "nið-craften" (3547) [méfaits].

Le poème montre que les Saxons n'avaient pas fait mieux et que ce peuple avait, lui aussi, altéré les noms anciens. Dans l'esprit de *Lazamon*, les Saxons ne valent, en effet, pas mieux que les Normands : les deux peuples sont malfaisants. Comme pour les autres communautés ethniques, les Germains sont décrits sans nuances, une fois pour toutes. Rien ne permet de les individualiser, rien ne les particularise. La caractéristique principale des Saxons dans le *Brut* est leur force physique qui en fait des guerriers exceptionnels. Lorsqu'ils débarquent pour la première fois sur le sol de la Bretagne, Wace souligne leur beauté et leur grande taille : Vortigern accueille Hengist et Horsa, "li reis esguarda les dous freres / As cors bien faiz, as faces cleres, / Ki plus grant erent e plus bel / Que tuit li altre juvencel" (6723-6) [le roi observait les deux frères, leurs corps bien faits et leurs visages blancs. Ils étaient plus grands et plus beaux que tous les autres jeunes gens]¹⁰. *Lazamon* insiste davantage sur la richesse, l'opulence des nouveaux venus, "alse hit weoren kinges" (6883) [on aurait dit des rois]. La force physique des Saxons s'accompagne d'une cruauté rarement égalée, notée avec moult détails par les deux poètes : les Germains tuent, massacrent,

þa cheorles heo ulohen þa tileden þa eorðen
 heo hengen þa cnihtes þa biwusten þa londes
 alle þa gode wiues heo stikeden mid cnifes
 alle þa maidene heo mid morðe aqualden
 and þaie ilærede men heo læiden on gleden
 Alle þa heorede-cnauen mid clibben heo a-qualden
 heo velleden þa castles þat lond heo a-wæsten
 þa chirechen heo for-barnden baluw wes on folke
 þa sukende children heo adrenten inne wateren (10457-65)

[Ils chassèrent les paysans qui travaillaient la terre, ils pendirent les chevaliers qui défendaient la région. Ils poignardèrent toutes les bonnes épouses, tuèrent avec violence toutes les jeunes filles, étendirent les hommes lettrés sur des

¹⁰ Voir aussi vers 6707 "od bels viaires, od gent cors" ou vers 6709 "dui frere de grant estature".

braises. Ils rouèrent de coups les serviteurs, ils rasèrent les châteaux, ravagèrent les terres, incendièrent les églises. Le malheur régnait parmi le peuple ! Ils noyèrent les nourrissons]

Hengest et Horsa viennent en aide aux Bretons de Vortigern contre les Pictes mais cherchent rapidement à s'emparer du pouvoir. Les Saxons sont toujours qualifiés de sournois, perfides, déloyaux. Leurs ruses prennent généralement la forme de déguisements qui leur permettent d'empoisonner leurs adversaires sans se faire prendre : la belle Rouwenne prétend vouloir se faire baptiser et parvient à verser du poison dans le verre du roi Vortimer ; Eappas/Appas se déguise en moine pour approcher Aurélius/Aurélien et l'empoisonner. Ces guerriers fourbes, menteurs ne méritent que défiance, leur parole ne vaut rien. Le pauvre roi breton Carric croit avoir passé un accord durable avec les Saxons mais ceux-ci se tournent aussitôt vers le puissant Gurmunt qui finit par remettre entre leurs mains l'île toute entière. Une fois devenus les maîtres de la Bretagne, les Germains ne parviennent toutefois pas à s'entendre et le pays est divisé en cinq royaumes qui se font régulièrement la guerre. D'ailleurs, lors des campagnes contre Arthur, Lazamon avait fortement souligné la mésentente entre les chefs saxons et leurs guerriers : "heold a þan ilke dæhen Colgrim Sæxes to lahen / ladde & radde mid ræhere strengðe" (9996-7) [A cette époque, Colgrim était le maître des Saxons, il les gouvernait et les commandait avec une autorité féroce].

La ligne de démarcation entre les peuples estimables et les nations détestables est clairement, chez Lazamon, l'évangélisation. Avant la naissance du Christ, Lazamon exprime son admiration pour les Romains et un certain regret pointe même lorsqu'il souligne la valeur de Jules César :

"Wale þat eæuere ei sucche mon in-to helle sculde gan" (3601) [quel dommage qu'un tel homme soit condamné à l'enfer !]. Longtemps les spécialistes de *Lazamon* insistèrent sur la différence que le poète semblait établir entre les Saxons et les Angles, contrairement à *Wace*¹¹. En effet, *Lazamon* est plus virulent dans sa condamnation des Saxons que le chroniqueur français. Ceci vient du fait que *Lazamon* est toujours plus concerné par les considérations religieuses. Or, les Saxons sont des païens. Hengest et Horsa ont beau être des chevaliers admirables, "ah heo weore hæðene þat wes hærm þa mare" (6886) [mais c'était des païens, il n'y avait pas défaut plus grand]. Le poète anglais présente de nombreux cas de chevaliers qui se dressent contre leur roi et qui font appel à l'aide d'étrangers païens : ces Bretons sont doublement infidèles à leur seigneur et à leur Dieu. Les deux plus grands traîtres à cet égard sont Vortigern et Modred. C'est pourquoi de nombreux sujets de Vortigern le condamnent et lui refusent leur ancien dévouement :

Du ært þurh us bald king inne þissen Brutene
 & þu hafuest þe biwunnen hærm & muchele sunnen
 Ibroht heðene folc ȝet hit þe ihærmeð
 & þu letest Godes laȝen uor uncuðe leoden (7264-7267)
 [Tu es, de par nous, le puissant roi de Bretagne et tu t'es couvert de faute et de multiples péchés. Tu as fait venir des païens – mais cela te cause préjudice – et tu as abandonné la loi de dieu pour un peuple étranger !]

Il y a ainsi dans le *Brut* de *Lazamon* un véritable esprit de croisade, l'idée centrale d'une guerre juste et sainte – thème peu présent dans la littérature anglaise. Le poète prend très clairement position : il se réjouit toujours de

¹¹ I. J. KIRBY, "Angles and Saxons in *Lazamon's Brut*", *Studia Neophilologica* 36 (1964), p. 51-62. Plus récemment, D. DONOGHUE, "*Lazamon's Ambivalence*", *Speculum* 65 (1990), p. 537-63, N. WRIGHT, "Angles and Saxons in *Lazamon's Brut*: A Reassessment" et J. Noble, "*Lazamon's 'Ambivalence' Reconsidered*", F. LE SAUX, éd., *The Text and Tradition of Layamon's Brut*, Cambridge, D. S. Brewer, 1994, p. 161-70 et p 171-82.

la victoire des chevaliers chrétiens et précise systématiquement que les âmes de païens s'envolent dans le gouffre de l'Enfer. On pourra comparer avec la *Chronique anglo saxonne* qui ne contient rien de la virulence du *Brut*.

Les Angles, qui remplacent les Saxons après l'arrivée de Gurmunt, sont évangélisés par saint Augustin et sont alors présentés sous un angle plus favorable dans le *Brut*. Neil Wright a cependant démontré que la distinction remonte à Geoffroy de Monmouth qui fonda son récit jusqu'au paragraphe 188 sur le *De Excidio Britanniae* de Gildas et l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius puis poursuivit sa chronique en consultant l'*Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* de Bède : "the sudden appearance of the *Angli* near the end of Geoffrey's narrative is thus directly attributable to the linguistic usage of his sources"¹². Et il a montré que Laȝamon précise plusieurs fois que les Angles sont des Saxons. Il n'en reste pas moins, que Angles ou Saxons,

Near the end of the poem, Laȝamon does become more sympathetic to the English. (...) Especially after Arthur's death, the Britons fall into a vicious cycle of sin and civil war which slowly loses them God's favour, the kingdom, and to some degree the reader's sympathy. Conversely, the stock of the English is rising. In particular, they have now embraced Christianity, thanks to Augustine's mission – whereas the British abrogated their Christian responsibilities precisely by refusing to take part in that mission. At the end of the narrative we find that it is the English who serve as a model of unity and civilization, acting, in Geoffrey's words, 'more wisely' than the new degenerate British. Laȝamon too appreciated full well that, as the wheel of history turns, one people rises while another falls.¹³

Il faut ajouter, pour nuancer les affirmations de N. Wright, que Laȝamon n'abandonne pas les Bretons pour les Angles / Saxons sans regret et c'est

¹² Neil WRIGHT, *Ibid.*, p. 162.

¹³ *Ibid.*, p. 169-70.

avec lyrisme qu'il fait comprendre en songe au dernier roi breton
Cadwalader :

(...) no most þu nauere-mære Aengle-lond ahe
ah Alemainisce men Aenglen scullen ahen
and næuermære Bruttisce men bruken hit ne moten
ær cume þe time þe iqueðen wes while
þat Merlin þe witehe bodede mid worde
þenne sculle Bruttes sone buhen to Rome
and drahen ut þine banes alle of þene marme-stane
and mid blissen heom uerien uorð mid heom-seoluen
in seoluere and in golde in-to Brutlonde
þenne sculle Bruttes anan balde iwurðen
al þat heo bi-ginneð to done iwurðeð after heore wille
þenne scullen i Bruttene blissen wurðen riue
wastmes and wederes sele after heore i-wille (16017-29)

[Jamais plus tu ne posséderas l'Angleterre, ce sont les Germains qui l'auront. Et jamais plus, les Bretons ne la détiendront avant l'époque qui a été annoncée et dont Merlin a parlé dans ses prophéties. Alors les Bretons se rendront à Rome, ils extrairont tous tes os de la pierre de marbre, te transporteront dans la joie et te conduiront, dans (une châsse) d'argent et d'or jusqu'en [Grande-] Bretagne. Alors les Bretons iront à nouveau de l'avant, ils sortiront victorieux de tout ce qu'ils entreprendront. L'allégresse sera à son comble en [Grande-]Bretagne, les récoltes et le climat leur seront favorables].

Et Lazamon d'actualiser son propos : "þa Englisce ouer-comen þe Brutuns & brouhten heom þer neoðere / þat neofer seoððen heo ne arisen ne her ræden funden" (992-993) [les Anglais triomphèrent des Bretons et les écrasèrent si bien que, jamais, depuis, ils ne se relevèrent ni ne surent quelle sage conduite suivre]. Le but de Lazamon n'est cependant pas de faire une analyse politique et ce genre de courtes interventions dans le récit reste rare. Sa vision est bien davantage religieuse et idéaliste. Il fait du passé et des origines un trésor immémorial et montre ainsi, à sa façon, qu'une nation est aussi une construction imaginaire. Mais sa chronique, tournée vers l'arrière, regarde en même temps en avant car dans son *Brut* les prophéties de Merlin prouvent qu'il existe un plan divin pour l'histoire de l'île : le *Brut* est aussi une utopie rêvée par Lazamon. En effet, le

nouveau territoire découvert par Brutus devrait, nous dit-on, permettre de voir l'émergence d'une nation unie où règneraient la paix, la concorde et l'harmonie. En dépit de conflits et guerres incessants, cet idéal d'unité est parfois atteint, en particulier avec le roi Arthur dont la Table Ronde et le couronnement à Caerleon sont les signes concrets du rêve devenu réalité.

Les *Bruts* ultérieurs sont également des écrits engagés qui défendent la cause anglaise et donnent à l'histoire, l'orientation, le sens nécessaire à cet objectif. La question essentielle, celle qui revient sans cesse, est bien celle de l'unité nationale. D'elle découlent stabilité, ordre, continuité, permanence et paix – qualités nécessaires au bien-être personnel et collectif. Chez Thomas de Castleford, par exemple, "les détenteurs légitimes du sol de la Bretagne doivent, avant tout, repousser toute domination étrangère et refuser de tomber en servitude. Notre auteur distingue les *citisaines* des *aliens*, les *inmen* des *outemen*, les *Englissemen* des *enemes and fas*. Ces derniers arrivent sous la forme de "barbariennes ostes" (12750) [armées barbares], "folk barbariene" (12757) [peuple barbare], "strang folk" (8933) [hommes forts], "armede men" (24186) [hommes armés], "foxes and wolfes" (12887) [renards et loups] qui détruisent, incendient et ravagent tout et agissent "in grete felonie" (12885) [par odieuse félonie]. Ajoutons qu'ici aussi, comme chez Lazamon, le païen est l'antithèse par excellence, un être "ful weked and fals" (20190) [totalement malveillant et déloyal], l'incarnation du Mal. Les huit premiers livres de la chronique (sur un ensemble de douze) montrent une Bretagne sans cesse convoitée, des Bretons constamment menacés mais toujours soucieux de défendre leur liberté, de conserver leur souveraineté car il

s'agit, d'abord et avant tout, de ne pas se retrouver sous le joug d'envahisseurs. Lorsque ces derniers se trouvent être païens de surcroît, ils font alors d'autant plus horreur"¹⁴. Dans leurs longues continuations données au récit, les auteurs de nos *Bruts* plus tardifs déplacent la question vers la domination interne qui résulte du premier Empire britannique : après le "tronc commun", l' "Ancien testament", les frontières s'agrandissent et l'une des préoccupations essentielles de tous les rois devient la mise sous tutelle des royaumes périphériques, Irlande, Pays de Galles et Écosse.

Nos chroniqueurs définissent l'île dont ils racontent l'histoire comme une nation plurielle. A leurs yeux, les souverains méritants sont ceux qui réussissent à faire de l'île de Bretagne un seul royaume car le morcellement de l'île est présenté comme moralement condamnable, comme source inévitable de conflits et de convoitise. Thomas de Castleford montre qu'Edward I réussit à être à la tête de "four landes" (38329) [quatre pays] détaillés comme étant "alle Englande / [...] / alle Scoteland, Hirlande, and Wales" (38224-38326) [toute l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et le Pays de Galles dans leur totalité]. L'auteur de *The Anonymous Short English Metrical Romance*, rappelle ainsi que "Al Brut wan to his hond / Ingland, Wales & Scotland" (477-478) [Brut avait tout conquis : / L'Angleterre, le Pays de Galles, l'Ecosse]. De même, Thomas Castleford dit du roi Knut, qui réussit à soumettre les petits rois anglo-saxons et à faire en sorte qu'il n'y ait que "a kyng of Englande and na ma" (30868) [un roi d'Angleterre et pas plus], qu'il fut, de par son empire ([roi d'Angleterre (1018-1035), du

¹⁴ Paragraphe repris de M.-F. ALAMICHEL, "The Boke of Brut attribué à Thomas Castleford : une affaire de droit", *Le Moyen Age*, 2014/2, tome CXX, p. 304.

Danemark (1018-1035) et de la Norvège (1028-1035)], presque l'égal d'Arthur :

He was kyng of þe maste powere
þat hade sene in þis landes here,
[...]
Sen þe daise of Kyng Arthur þe gode-
Sen þe daise of the gret Kyng Arthure (30764-30765 & 30769-30770)
[C'était le roi le plus puissant que ce pays avait connu (...) depuis l'époque du bon roi Arthur, depuis l'époque du grand roi Arthur]

Tous nos chroniqueurs sont pro-anglais et se réjouissent des conquêtes territoriales des rois d'Angleterre. Thomas Castleford fait prononcer un discours féodal que l'on peut qualifier de colonialiste au roi Adelstane car ce dernier vient d'obtenir la soumission du roi d'Ecosse et du prince gallois lorsqu'il déclare :

[...] It es wel mar honour
To a gret kyng oþer emperour,
To haf kynges regnande vnder him,
Seruice als for to yielde sumtim,
þan kyng of large landes be calde,
Wiþouten kynges vndre him to halde (29734-29739)
[C'est un plus grand honneur pour un grand roi ou un empereur d'avoir sous son autorité des rois régnants, plutôt que d'être connu comme le roi de vastes territoires sans emprise sur des rois dépendants]

Le rédacteur du *Brut* en prose passe peu de jugement et donne un récit globalement neutre et factuel. Il fait exception pour les conquérants, Edward I en tête qu'il appelle "þe gode Kyng Edward" [le bon roi Édouard] ajoutant que les querelles entre Edward II et ses barons eurent pour conséquence néfaste de faire revenir Robert Bruce qui reprit alors ses raids dans le nord de l'Angleterre :

And when Sir Robert þe Brus, þat made him Kyng of Scotland, þat was fledde into Normandy for drede of deþ of þe goode Kyng Edward, and herd of þe debate þat was in Engeland bituene þe Kyng and his lordes, he ordeynede an hoste, and come into Engeland, into Northumberland and clenly destroyede þe contreye.

[Et lorsque Robert Bruce, qui se proclama lui-même roi d'Écosse et qui avait fui en Normandie par peur du bon roi Édouard, entendit parler des dissensions entre le roi et ses seigneurs, il rassembla une armée et pénétra en Angleterre dans le Northumberland et ravagea ce territoire.]

Le portrait que nos auteurs brossent des Gallois et des Écossais est peu flatteur. Ce sont des "rebells" (Thomas de Castleford, 32882) [rebelles], des êtres extrêmement violents qui tuent jusqu'aux nourrissons :

Dauide, þe kyng of Scotas, wel raȝ
In Englande dide gret harmes and scaȝ.
He destroide alle þat he might finde,
Northumbrelande wel ner he brinde,
So feloneslie bigan to wirk
He sparede noþer abbaie ne kirk.
Men he slogh, þe godes he speuede,
Destroide and slogh baȝ tame and wilde,
He sparede noþer priste ne childe,
Ne woman, ne ek childre smale-
Alle he slogh, wroght sorow and bale.
Scotas dide alle harmes þar þai cuthen,
(33214-33227)

[Le roi d'Écosse, David, très en colère, commit de grands dommages, des ravages en Angleterre. Il détruisit tout ce qu'il trouva, incendia sans tarder le Northumberland, agit avec tant de malveillance qu'il n'épargna ni les monastères ni les églises. Il tua la population, broya le christianisme. Il détruisit et tua ceux de tous ordres, n'épargnant ni les clercs ni les enfants, ni les femmes ni même les nourrissons. Il les tua tous, apportant désolation et tourment. Les Écossais eurent recours à toutes les abominations qu'ils connaissaient.]

Pour cette même incursion des Écossais en Northumberland, l'auteur de notre version du *Brut* en prose les compare à des "Sarasins or paynemes" (p. 210) [Sarrasins ou païens]. En plus d'être des brutes dans un "lond wast & wilde" (*The Anonymus...* vers 841 pour les Écossais et 851 pour les Gallois) [territoire inculte et sauvage], les Gallois et les Écossais sont des traîtres, des félons qui ne respectent pas leur parole donnée, les accords passés ou les lois auxquelles ils sont normalement soumis. Ainsi le roi

Édouard l'Ancien assujettit le Pays de Galles et les princes lui prêtent hommage mais cela n'empêche pas la guerre de reprendre peu après (Thomas Castleford, vers 29692) ; sous Guillaume le Conquérant les révoltes dans les Marches sont si fréquentes "þar maie na man þe pes maintene" (32010) [qu'on ne pouvait jamais maintenir la paix], en Irlande, les seigneurs se révoltent contre la roi Jean car "þai vouchede noght saf of him to halde / [...] / þai wald noght stande vnto him laghes" (35970 & 35973) [Ils ne voulaient lui prêter aucun serment d'allégeance / [...] / ils ne voulaient pas dépendre de ses lois]. Le prince gallois Lewelyn marie sa fille au comte de Montfort ce qui entraîne le commentaire suivant du rédacteur du *Brut* en prose : "and þis Lewelyn dede grete wronge, for hit was couenant þat he shulde 3eue his doughter to no maner man wiþouten conseil and consent of Kyng Edward" (p. 180) [et ce Lewelyn agit très mal car il avait été convenu qu'il ne devait donner sa fille à aucun homme sans le conseil et l'accord du roi Édouard]. Plus tard, alors que le roi anglais réunit un parlement général à Westminster et que Lewelyn est convoqué, "Lewelyn hade scorn and despite of the Kynges commandement" (p. 181) [Lewelyn n'eut que mépris et dédain pour l'injonction du roi]. Les dirigeants gallois et écossais sont systématiquement critiqués, dénigrés. Le prince gallois David, et frère de Lewelyn, est ainsi présenté comme "a felle man & a sotil, & enuyous, & ferre castyng and miche tresoun þou3t, and euermore made god semblaunt, and semede so trew þat no man myght perceyue his falsenesse" (p. 181) [un homme fourbe, rusé et envieux, il imaginait des stratagèmes et des trahisons. Il avait toujours une apparence aimable et semblait si sincère que personne ne se doutait de sa duplicité]. Quant à William Wallace et Robert Bruce, ils sont carrément

respectivement traités de "a rybaude, an harlot comen up of nouzt" (Thomas Castleford, p. 192) [gueux, manant sorti de nulle part] et de "false tirant and traitour" (p. 255) [tyran perfide et traître].

Le Pays de Galles fut définitivement conquis par les Anglais en 1283. Après cette date, les chroniques se focalisent sur les relations tumultueuses entre l'Angleterre et l'Écosse. Le mépris s'installe de part et d'autre des deux royaumes : du côté écossais, on retrouve le motif du refus de l'asservissement réservé jusque-là aux Bretons / Anglais. Thomas Castleford, par exemple, n'avait pas trouvé de mots suffisamment forts pour condamner tous ceux qui cherchaient à priver les Bretons de leurs droits et à les réduire en esclavage, tous ceux qui les opprimaient et les oppriment : les pirates Melge et Guafe, par exemple, qui en avaient fait un "catifes folk" (12900) [un peuple captif], les avaient maintenus en "seruage" (12893) [servitude], et en "slik oppression" (12425) [terrible oppression]. C'est aussi au nom de leur liberté, de leur indépendance que les Écossais s'opposent à la politique expansionniste anglaise de la même façon que les Bretons / Anglais avaient refusé d'être spoliés et réduits en esclavage. Le parallèle, cependant, n'est évidemment pas établi par les chroniqueurs mais le lecteur perçoit aussitôt la même rhétorique et les mêmes arguments. Déjà, l'Écossais David avait refusé de faire hommage au roi Stephen car "he saide Scoteland be fre is salde" (Thomas Castleford, 33071) [il disait que l'Écosse devait être libre], William d'Écosse avait profité de l'emprisonnement de Richard Cœur de Lion pour obtenir des chartes en échange d'une aide pour le paiement de la rançon du roi "na mar in seruage bunden to be" (Thomas Castleford, 35626) [afin de se libérer des liens de servitude]. Robert Bruce doit se rendre en 1304 mais il ajoute :

"Kyng Edward of Engeland wiþ wrongeful power haþ made me to him assent aþeyns my wille" [le roi Édouard d'Angleterre, usant de pouvoir injuste, m'a obligé à me soumettre contre ma volonté].

Les Écossais savent rapidement jouer des graves dissensions entre les rois anglais et leurs barons et nos chroniqueurs de se lamenter sur les défaites, l'armement inadapté ou les tactiques inadéquates des Anglais qui ne parviennent pas à venir à bout de ces ennemis infatigables. Ainsi pleure le narrateur du *Brut* en prose lors de la déroute anglaise à Bannockburn en 1314 :

Allas þe sorw and losse þat þere was done! For þere was slayn þe noble Erl Gilbert of Clare, Sire Robert of Clifford, a baroun, and meny oþere; & of oþere peple þat no man couþ nombre; and þere Kyng Edward was scomfitede. (*Brut* en prose, p. 208)

[Quel malheur que la désolation et les pertes ici rencontrées ! Car fu(ren)t tué(s) le noble Comte Gilbert de Clare tout comme Sir Robert de Clifford, un baron, et de nombreux autres. Et tant d'autres qu'on ne put les compter ! Et le roi Édouard fut vaincu.]

Et le mépris s'installe de part et d'autre au point qu'une guerre de propagande se fait jour sous la forme de chants populaires. R. R. Davies explique que, dans la réalité et non dans la fiction, fut vraiment mis en place "a propaganda war – much of it orchestrated by the Scots, but by no means confined to them"¹⁵. David R. Carlson détaille : "For his invasion of Scotland in 1314, The Plantagenet King of England Edward II [...] took a contemporary Choerilus in train, ostensibly 'the famousest prosodist in all England', a man named Robert Baston" et cite le chroniqueur officiel latin :

Famosiorem metristam in universo regno Anglie, videlicet quemdam fratrem carmelitam, secum adduxit, ut de triumpho suo de Scotis adipiscendo ad ipsorum dedecus metra compigeret, et ad memoriale sempiternum Scotis sic per eum, ut putabat, devincendis relinquenda.

¹⁵ R. R. DAVIES, *The First English Empire: Power and Identities in the British Isles 1093-1343*, Oxford, University Press, 2000, p. 174.

[Took in train with him the famousest prosodist in all England, a Carmelite, to fashion verses of his triumph over the Scots, in disparagement of them, to bequeath a sempiternal monument to the conquest of the Scots that he was expecting to achieve]

Rien ne se passa comme le roi Édouard l'espérait et le poète fut fait prisonnier par les Écossais qui lui demandèrent alors d'écrire des vers pour se moquer des Anglais. Dans nos chroniques, on ne trouve pas les poèmes de Baston mais "inflammatory Scots-English verses (imputedly) occasioned by the defeat were kept in wide circulation by their inclusion in various versions and copies of the English prose *Brut*"¹⁶. On s'amuse alors à lire les poèmes et chansons qui circulaient de part et d'autre de la frontière. Ainsi les Écossais, "in reprofe and despite of Kyng Edward" [par dédain et mépris du roi Edouard] se moquèrent-ils du sort des Anglais :

Maydene of Englande, sare may 3e morne,
For tynt 3e haue [lost] 3oure lemmans at Bannoekesborn
Wip hevalogh
What wende þe Kyng of Englonde haue ygete Scotlande
Wip Rombylogh (*Brut* en prose, p. 208)
[Demoiselles d'Angleterre, pleurez tout votre saoul
Car vous avez perdu vos soupirants à Bannockburn
Tire va donc sur les avirons
Comment le roi d'Angleterre pouvait-il imaginer prendre l'Écosse ?
Tire va donc sur les avirons]¹⁷

¹⁶ David R. CARLSON, *John Gower, Poetry and Propaganda in 14th century England*, Cambridge, D. S. Brewer, 2012, p. 21.

¹⁷ Traduction de Michael PRESTWICH, *The Three Edwards: War and State in England 1272-1377*, Londres, Routledge, 1980, [2^e éd. 2003] qui précise qu'il s'agit ici de "a song mocking the oarsman's chant 'heavalow' and 'rumbalow'". E. K. CHAMBERS associait aussi ces deux termes à des "boating refrains" dans son *English Literature at the Close of the Middle Ages* en 1945 et W. R. CHILDS dans "Welcome, My Brother: Edward II, John of Powderham and the Chronicles, 1318", Ian WOOD, G. A. LOUD, éd., *Church and Chronicle in the Middle Ages. Essays presented to John Taylor*, Londres, The Hambledon Press, 1991, p. 161 renchérisait en écrivant que les Écossais suggéraient "that a kyng who preferred rowing to fighting could never hope to win a war".

Peu avant, ce sont les Anglais qui avaient chanté sous Édouard I à l'issue de la bataille de Dunbar après la victoire de Berwick :

Thus staterand Scottes
Holde y for sottes
 Of wrenches vnwar.
Erly in a mornyng,
In an euel tyming
 Went 3e fro Dunbarr (*Brut* en prose, p. 191)
[Aussi, ces Écossais qui titubent,
Je les tiens pour des sots :
 Des minables insensés
À l'aube, un matin,
Par malchance
 Avez-vous reculé devant Dunbar]¹⁸

Nos chroniqueurs se lamentent des défaites des Bretons et des Anglais, ils soulignent les exactions commises par leurs ennemis. La raillerie, la moquerie est donc presque toujours réservée aux peuples qui pensaient pouvoir se mesurer aux occupants de l'île. Il est, cependant, intéressant de voir qu'il arrive parfois qu'ils évoquent les souffrances des vaincus (étrangers), non pas seulement celles des chevaliers et rois blessés ou tués mais aussi celles du petit peuple. Ainsi, les Gallois, y compris de nombreux moines et prêtres, se rassemblent-ils pour demander pitié à deux rois anglais. Ils avancent pieds nus mais "þe kynges were so sterne and so wickede þat þai nolde neuer speke with ham, but quellede ham euerychon – Allas þe sorwe! – for þai ne sparede ham nomore þan þe wolfe doth þe shepe" [le *Brut* en prose, p. 99) [Mais ces rois étaient si durs et si cruels qu'ils n'acceptèrent jamais de leur parler mais tuèrent chacun d'entre eux – Hélas, quel malheur ! – car ils n'épargnèrent pas plus que le loup ne le fait avec le mouton]. On se souviendra qu'Arthur, à l'opposé, avait fait preuve de clémence lorsque les Écossais – les femmes en tête – avaient fait la même démarche. Ainsi dans le *Brut* de Lazamon :

Pider þa wifes comen þa in þan londen wuneden
Heo wæiden in hære ærmen heore children ærmen

¹⁸ Sur ce chant dérivé de la chronique anglo-normande de Pierre de Langtoft, voir Andrew GALLOWAY, "The Borderlands of Satire: Linked, Opposed, and Exchanged Political Poetry during the Scottish and English Wars of the Early Fourteenth Century", Mark P. BRUCE, Katherine H. TERRELL, éd., *The Anglo-Scottish Border and the Shaping of Identity 1300-1600*, New York, Palgrave Macmillan, p. 16-18.

Heo weopen on Arðure wunder ane swiðe
 And heore uæx fæire wælden to volde
 Curuen heore lockes & þer niðer læiden
 To þas kinges foten bi-foren al his duʒeðen
 Nails to heore nebbe þat æfter hit bledde.
 Neh þan alle clæne nakede heo weoren
 Sorhliche heo gunnen clupien to Arðure þan kinge
 And summe þus iseiden þer heo on sið weoren
 King we beoð on ærde ærmest alre uolke
 We ʒeorneð þine milzce þurh þæne milde Godd.
 Pu hauest a þisse londe ure leoden aslæʒen
 Mid hungere & mid hete mid feole cunne hærmen
 Mid wapnen mid wæteren mid feole wan-siðen
 Vre children imaked faderlese & frofre bidæled.
 Pu ært Cristine mon & we al-swa sunden
 Sæxisce men beoð hæðene hundes.
 Heo comen to þisse londe and þis folc here a-qualden
 ʒif we heom hereden þat was for ure hermen
 for we nefden nænne mon þe us wið heom mihten griðien.
 Heo us duden swiðe wa & þu us dest al swa
 Ða heðene us hatieð & þe Cristine us sari makieð.
 Wær scullen we bicumen queðen þa wif to þan kinge.
 A-ʒef us ʒet þa quicke men þa liggeð ʒeond þas cluden
 And ʒif þu ʒiuest milze þisse moncunnen
 Ðis mon-scipe bið þa mare nu and æuere-mære
 Lauerd Arður ure king leoðe vre benden.
 Pu hafust al þis lond inomen & al þis folc ouercumen.
 We beoð under uote a þe is al þa bote.
 Ðis iherde Arður aðelest kingen
 Ðesne wop & þesne rop & reouðen vniuozæ
 Ða toc he to ræde and reosede on heorte
 Heuunde on his ræde to don þat heo hine beden (10912-10945)

[Les femmes qui habitaient cette contrée vinrent là. Elles portaient dans les bras leurs pauvres enfants. Elles versèrent des larmes en grande quantité devant Arthur, lancèrent à terre leurs beaux cheveux, arrachèrent leurs boucles et se jetèrent à genoux aux pieds du roi devant tous ses compagnons. Elles enfoncèrent leurs ongles dans la chair de leurs visages qui en vinrent à saigner. Elles étaient presque entièrement nues. Avec désolation; elles s'adressèrent au roi Arthur et, toutes ensemble, dans leur détresse, dirent : "Sire, nous sommes les personnes les plus malheureuses de la terre. Nous implorons ta compassion au nom du Dieu miséricordieux. Tu as exterminé notre peuple dans ce pays par la faim et la violence, tu as eu recours à des armes, la noyade, et de nombreux autres méfaits. Nos enfants ont perdu leurs pères et sont démunis. Tu es un Chrétien, nous aussi. Les saxons sont des chiens païens. Ils sont venus dans notre pays et ont massacré notre peuple. Si nous leur avons obéi, c'est par adversité parce que nous n'avions personne qui puisse lutter contre eux. Ils nous

ont causé beaucoup de souffrance et vous en faites autant. Les païens nous haïssent et les Chrétiens nous tourmentent. Qu'allons-nous devenir ?" s'exclament les femmes au roi. "Mais laisse-nous les hommes vivants qui se terrent parmi ces rochers et si tu prends cette nation en pitié, ton honneur n'en sera que plus grand aujourd'hui et pour toujours. Seigneur, Arthur, notre roi, desserre nos liens. Tu as conquis tout ce pays et tu as vaincu tout ce peuple. Nous voilà sous ton joug, notre repos dépend entièrement de toi". Arthur, le plus noble des rois, entendit cela, ces pleurs, ces lamentations et cette grande douleur. Alors il médita et son cœur s'emplit de pitié. Il décida d'accéder à leurs prières]

Cet épisode se trouve dans tous les *Bruts*. En revanche, ce n'est que dans le *Brut* en prose que l'on trouve rapportées les humiliations quotidiennes que les Danois faisaient subir aux Anglais. En effet, sous le roi Harthacnut, on apprend que "if it were so þat Englissshemen & Danois hapden to mete oppon a bruge, þe Englisshe-men shulde nouzt bene so herdy to meve ne stere on foot, but stande still, till þat þe Danois were passede forth. And more-ouer, if þe Englissshemen hade nouzt bowede adoun here heuedes to done reuerence vnto þe Danois, þai shulde haue bene bete & defouled" (p. 126) [S'il se trouvait que des Anglais et des Danois se rencontrassent sur un pont, alors les Anglais devaient se retenir de bouger ou d'avancer le pied et devaient rester immobiles jusqu'à ce que les Danois aient fini de passer. Et, de plus, si les Anglais oubliaient de baisser la tête par signe de respect envers les Danois, alors ils étaient frappés et maltraités].

On notera que dans les continuations des *Bruts*, l'étranger – qui permet en retour une définition de soi – est celui qui ne vit pas sur le territoire anglais (puis gallois) et inclut, par conséquent, les habitants des possessions territoriales du roi d'Angleterre, de l'autre côté de la Manche. Xénophobie et rejet des *alienes* apparurent au grand jour – en toutes lettres – au XIII^e siècle avec la pétition des Barons au parlement d'Oxford (avril 1258) dont les clauses 4, 5 et 6 stipulaient que les châteaux royaux ne devaient pas être donnés aux étrangers, que ces derniers ne devaient pas

non plus gouverner des châteaux dominant des ports et que le roi ne devait pas donner les héritières anglaises en mariage à des étrangers¹⁹. Vinrent ensuite les Provisions d'Oxford de juin 1258²⁰ auxquelles il faut ajouter le statut de juillet 1263 contre les étrangers²¹ ce qui fait dire à D. A. Carpenter :

By the mid-thirteenth century there was already a history of hostility to foreigners who held land and office in England. To be English in this period was first and foremost to be native-born: to be, as it was put in 1258, *de regno Angliae natus*, hence the affection contemporaries expressed for their "native country" or "native soil".²²

Dans les différents *Bruts*, plusieurs rois sont montrés du doigt et condamnés du fait qu'ils font appel à des *alienes* au détriment des Anglais de souche. Guillaume le conquérant, "fra Englisse blode Englande he refte" (Thomas Castleford, 31925) [vola son territoire à la race anglaise], les barons s'opposent à Henry III "forqwi þe kyng Henrik sustens / To forth in Englande alienes / Gaf him rentes and landes larges" Thomas Castleford, p. 991) [parce que le roi Henry encouragea la venue d'étrangers en Angleterre et leur accorda de larges bénéfices]. Les conflits deviennent nombreux sous

¹⁹ Reginald Francis TREHARNE, *The Baronial Plan of Reform, 1258-63*, Manchester, University Press, 1971, appendix B1, p. 388.

²⁰ Voir Harry ROTHWELL, *English Historical Documents 1189-1327*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1975, p. 361-367.

²¹ "In January 1264, in his famous Mise of Amiens, King Louis IX condemned the Provisions of Oxford outright. He also quashed 'the statute made declaring that the realm of England should in future be governed by native-born men, and that aliens must depart, never to return, save those who stay the faithful men of the realm might in common accept'", D. A. CARPENTER, "King Henry' III's' Statute' against Aliens: July 1263", *English Historical Review*, vol. 107, n°425, Octobre 1992, p. 925. D. A. CARPENTER a démontré que le statut découle d'une nouvelle pétition des barons de 1263 qui demandait que le royaume ne soit gouverné que par des hommes nés en Angleterre et d'un second document, *forma pacis*, qui exigeait l'expulsion de tous les étrangers. Voir D. A. CARPENTER, *The Reign of Henry III*, Londres, The Hambledon Press, 1996.

²² *Ibid*, p. 925.

les rois Édouard entre les Anglais et les Gascons ou les Flamands : ainsi une querelle est-elle mentionnée à York entre les Anglais et ceux du Hainaut venus "forto helpe þe Kyng" (le *Brut* en prose, p. 250) [venus aider le roi]. La question des étrangers culmine avec Édouard II et son favori gascon Piers Gaveston puis lors de la période influente des Despenser. Lors de l'arrestation de Thomas de Lancastre, le rédacteur du *Brut* en prose se déchaîne, comparant l'Angleterre à "a bordel hous" (p. 220) du fait du trop grand brassage des peuples qui a dénaturé l'authentique race anglaise :

And in þat bataille was þe fader azeins þe sone, and þe vncler azeins his newew; for so miche vnkyndenesse was neuer seyne bifore in Engeland amonges folc of on nacioun; for o kynrede had no more pite of þat oþer, þan an hundred wolfes haueþ on o shepe; and hit as no wonder, for þe grete lordes of Engeland were nouzt alle of o nacioun, but were mellede wiþ oþere naciouns, þat is forto seyn, somme Britons, somme Saxons, somme Danois, somme Peghtes, somme Frenchemen, somme Normans, somme Spaignardes, somme Romayns, somme Henaudes, somme Flemyngus, and of oþere diuerse naciouns, þe whiche naciouns acorded nouzt to þe kynde bloode of Engeland. And if þe grete Lordes of Engeland hade bene onelich wedded to Englishe peple, þan shulde pees haue bene, and reste amongus ham, wiþouten eny envy (Le *Brut* en prose, p. 220)

[Et dans ce conflit, le père était l'adversaire du fils, et l'oncle s'opposait au neveu. Jamais telle hostilité n'avait existé auparavant en Angleterre parmi ceux d'un même peuple. Les membres d'une même famille n'avaient pas plus de pitié pour leurs proches qu'une centaine de loups pour un mouton. Et ce n'était pas étonnant car les grands seigneurs d'Angleterre ne descendaient pas tous d'une seule race mais d'un mélange de populations. Plus précisément du sang de Bretons, de Saxons, de Danois, de Pictes, de Français, de Normands, d'Espagnols, de Romains, d'Hainuyers, de Flamands et de nombreux autres peuples – peuples qui s'harmonisent mal avec le véritable sang anglais. Et si les grands seigneurs anglais n'avaient épousé que des personnes anglaises, alors il y aurait eu la paix et la tranquillité parmi eux sans aucune convoitise.]

Tous les Bruts concluent le règne d'Édouard II avec un tableau d'Apocalypse. Thomas de Castleford nous dit : "Alle Englande in kontek and wa– / Alle Englande in kontek and strif / Na pes stabliste durande his lif [...]" (39423-39425) [L'Angleterre ne connaissait que conflits et malheur, l'Angleterre ne connaissait que conflits et querelles. Il ne put

établir la paix de toute sa vie]. La perte de l'Ecosse fit partie des griefs qui lui furent reprochés lors de son abdication. Son père, Édouard I avait adressé en 1291, une demande à tous les monastères et cathédrales du royaume d'Angleterre afin que lui soient cités tous les documents touchant au statut des deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse. 36 monastères et 9 chapitres de cathédrale répondirent. La plupart des hommes d'Église mentionnèrent que les droits de la Couronne anglaise sur celle d'Écosse remontaient au roi Édouard l'Ancien que, selon *La Chronique anglo-saxonne* "7 hine geces þa to fæder 7 to hlaforde Scotta cyning 7 eall Scotta þeod²³" [le roi d'Ecosse et tout son peuple avaient choisi comme père et seigneur] en 920. Toutefois plusieurs abbés donnèrent comme justification historique des droits de l'Angleterre sur l'Écosse des chroniques remontant à Brutus et à ses fils ou faisant état de prophéties de Merlin. Les deux parties des *Bruts* trouvent donc ici le lien qui les rattache : le mythe devient nécessaire à l'actualité. Et c'est ainsi que le rédacteur du *Brut* en prose remonte, lui aussi, jusqu'à Brutus pour affirmer que la couronne écossaise dépend de celle d'Angleterre :

And fro þe tyme þat Brut hadde conquerede Albyon and nempnede þe land after his owen name Brytayngn, þat now is callede Engeland, after þe name of Engist; and so was þe reame of Scotland holden of þe reame of Engeland, and of þe crowne, by feaute and homage. For Brut conquerede þat lande, and 3af it to Albanac, his secunde sone; and he callede þe land Albany after his name, so þat þe heires þat comen after him helde of Brut, and of his heires, þe Kyngus of Britaign, by feaute and homage; and fro þat tyme vnto þis Kyng Edward þe reame of Scotland was holden of þe reame of Engeland by feaute and by seruices abouesaide, as þe cronicles of Engeland and of Scotland bereþ wisse more plenerly (*Brut* en prose, p. 256).

[Et depuis le temps où Brut avait conquis Albion et baptisé le territoire d'après son propre nom "Bretagne" tandis qu'il s'appelle maintenant Angleterre, d'après le nom d'Engist, le royaume d'Écosse avait dépendu du royaume et de la

²³ *The Anglo-Saxon Chronicle: an Electronic Edition*, <http://asc.jebbo.co.uk/a/a-L.html>. Dans le *Brut* en prose, voir p. 186.

couronne d'Angleterre par serment de foi et d'hommage. Car Brut conquiert cette terre et la donna à Albanac, son deuxième fils. Et celui-ci la baptisa Albanie d'après son nom si bien que les héritiers qui descendirent de lui la détinrent de Brut puis de ses héritiers, les rois d'Angleterre, par serment de foi et d'hommage. Et de cette époque jusqu'à ce roi Édouard. Le royaume d'Écosse fut dépendant du royaume d'Angleterre par foi jurée et les obligations susmentionnées ainsi que les chroniques d'Angleterre et d'Écosse en attestent plus en détail]

Force est de constater que cette démonstration, qui se veut logique et sans appel, ne convainc nullement les Écossais. Les pages suivantes des *Bruts* montrent, en effet, le jeune roi Édouard (III) qui part vers le Nord combattre les héritiers d'Albanac qui refusaient donc toute dépendance et autre allégeance.